



CONTRE TOUS LES ABUS ET TOUTES LES INIQUITES

LE MATIN

POLITIQUE ET LITTERAIRE

SIMPLE QUESTION A M. PERREAULT

Pourquoi cherche-t-on à fonder de nouvelles paroisses, quand le nombre des fermes abandonnées autour des vieilles paroisses va grandissant?

Journal d'avant-garde

REDACTION:
58 Rue Saint-François-Xavier
Chambre 8

Administration: 164 rue Saint-Denis
Tél.: Est 893. Atelier, M. 7309

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

	Canada	Etranger
Un an	\$2.50	\$3.50
Six mois	1.50	1.75

Directeur: ROGER MAILLET

DE L'OUVRAGE POUR CAMILLIEN HOUDE!

Le travail et ses victimes

Au lieu de perdre son temps à poursuivre "l'Action Sociale" de Québec pour des futilités qui n'intéressent personne, l'honorable Antonin Galipeault aurait mieux fait de se mettre sérieusement à l'étude des questions ouvrières dont il ignore encore le premier mot.

Les Errements de Mme Angers

Parlant devant la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste, la conférencière, Mme Albertine Ferland-Angers, a, nous en croyons le rapport des quotidiens, avancé ceci: "Si l'Anthologie des Poètes Canadiens ne contient pas de poésies religieuses, ce serait une grave erreur de conclure que celles-ci sont exclues de notre littérature."

De deux choses l'une: ou Mme Ferland-Angers a lu l'Anthologie des Poètes Canadiens ou elle ne l'a pas lue. Si, comme nous avons lieu de le croire, elle ne l'a même pas examinée, elle montre beaucoup de déloyauté en jugeant un ouvrage qu'elle ne connaît pas. Si, au contraire, elle l'a lue, cela nous prouve qu'elle veut, comme beaucoup d'autres, calomnier une oeuvre qui a pourtant souffert bien des médisances sans sa sienne. La conspiration du silence s'est établie autour des oeuvres trop rares laissées par Jules L'ouvrier. L'envie et la jalousie de certains, jointes à la mauvaise foi, à la sordide rancune de plusieurs autres ont été causes de l'oubli qui semble vouloir se faire autour de ce journaliste et polémiste de talent, emporté trop tôt, et qui, à 34 ans, occupait dans la presse et la littérature du pays une place à laquelle ni Mme Ferland-Angers ni beaucoup d'autres ne pourront jamais prétendre.

L'Anthologie des Poètes Canadiens, n'en déplaise à Mme Ferland-Angers, contient des pièces religieuses. Nous en citons quelques-unes:

La Messe de Minuit (Pierre Chauveau), Notre-Dame de Montréal (Joseph Lenoir), La Chapelle de Tadoussac (Louis-Joseph Fiset), Les Morts (Octave Crémazie), Ultima Verba (Pamphile Lemay), Au Colisée (Basile Routhier), Feu de joie au Gimetière (Abbé Gingras), Les Cloches de la Basilique (Eudore Evanturel), Noël intime (Louis Dantin), Noël du Pasteur (Gaston de Montigny), Le Cap Trinité et Stances aux Etoiles (Charles Gill), Derniers Sacraments (Engelbert Gallez), Les Communiantes (Emile Nelligan), Moine et Jet de Sagesse (Guy Delahaye), Vêpres monastiques (Alphonse Désilets).

Nous aimons à croire que la conférencière de la St-Jean-Baptiste aura sous peu l'occasion de se faire entendre de nouveau et qu'elle en profitera pour corriger une erreur que nous préférons mettre au compte d'un manque de lecture.

DES HAMEAUX.

ON N'ABANDONNE PAS LES MOUCHARDS!

Certes, on les "dégomme" au besoin, mais on leur laisse la jouissance des trente deniers de Judas Iscariote.

Atmosphère d'arbitraire, de lâcheté et de persécution. Montréal, 5 novembre 1923.

Monsieur le rédacteur, Vous vous souvenez, n'est-ce pas, qu'un certain nombre d'instituteurs furent mis à la porte, il y a deux ou trois ans, pour avoir osé demander un salaire raisonnable et un peu plus de protection.

Nos commissaires furent obligés de récompenser ceux qui furent les agents, des directeurs, secrétaires, etc., d'une association de "briseurs de grève", en accordant des promotions aux fau-x-frères.

Cette année, nos commissaires, reconnaissant l'incapacité, l'ignorance de deux de ces mouchards, furent obligés de les déqualifier du principal, en les réinstallant professeurs, mais en leur laissant leurs salaires de principal, \$22.00 ou \$24.00; alors que comme professeurs ils devraient n'avoir que \$17.00 ou \$18.00, proportionnellement à leurs années de service sous la commission scolaire: voilà du favoritisme.

Cependant, que font nos commissaires à l'égard de ceux qu'ils destituèrent pour le seul fait d'avoir appartenu au "bien-être" et d'avoir travaillé pour le bien-être des instituteurs de Montréal? On leur donne \$400 de moins que leurs confrères.

Que fient nos commissaires avec ces deux principaux destitués? Voici: Pour camoufler la honte, le déshonneur de ces derniers et d'eux-mêmes, nos commissaires décident de les échanger comme des meubles. On prit celui du District Ouest et on l'envoya dans le District Est, on fit de même pour celui du Nord. Ces commissaires sont certainement des admirateurs de la Réciprocité.

L'élection des commissaires telle qu'elle se pratique à Montréal assure à nos commissions scolaires le règne de l'arbitraire, de la lâcheté, de la mouchardise et de la persécution.

Ce qui se passe du reste aux commissions scolaires dégage depuis longtemps un arôme auprès duquel le parfum des abattoirs est un encens exquis.

LE LIVRE D'UBALD PAQUIN
ENFIN UN VRAI ROMAN CANADIEN
M. Ubalde Paquin, notre collaborateur, publie un roman canadien intitulé: "Jules Faubert".
C'est une oeuvre forte qui cadre avec la littérature que l'on nous sert périodiquement. Une compagnie américaine de cinéma est en pourparlers avec l'auteur afin d'obtenir l'autorisation de représenter Jules Faubert à l'écran. Par la vie intense contenue dans chacun de ses chapitres, ce roman ne manquera pas de passionner le lecteur.

L'action se déroule à Montréal, et aussi dans l'Abitibi, que M. Paquin connaît bien pour y avoir vécu trois ans.

Jules Faubert, dont la publication constituera l'un des principaux événements littéraires de l'année, sera en vente chez les libraires à partir de jeudi prochain. On pourra aussi se le procurer en s'adressant chez l'auteur: Ubalde Paquin, Rapides de Lachine, au prix de 20 sous.

ENFIN! ENFIN! ENFIN!

Exit Simard

On sent, même à travers les phrases ampoulées de la grosse presse vénale, que le départ de M. Simard est accueilli par le public avec un soupir de satisfaction.

M. Simard, malgré l'art de bluffer qu'il possédait et cultivait bien avant d'entrer dans l'opulent fromage que lui valut surtout une puissante parenté, n'est jamais parvenu à nous impressionner favorablement. Nous raconterons un jour sa fabuleuse histoire, elle en vaut la peine. Cet homme d'une culture médiocre n'avait ni l'envergure, ni la finesse nécessaire pour jouer le premier violon de la Commission; aussi s'empressa-t-il, dès les premiers jours, de se draper dans le mystère et le silence. Mais jamais le peuple, si simpliste qu'on le suppose, ne s'est laissé prendre par le faste et les attitudes de matamore de ce charlatan politique.

L'organisation de la Commission des liqueurs n'est pas son oeuvre. Elle est celle de son personnel immédiat, — un personnel d'élite, il nous fait plaisir de l'avouer — et de quelques techniciens dont le renom fut toujours étouffé par l'habileté d'un expert de la réclame.

Pour nous, M. Simard restera l'homme de la première période de la Commission des liqueurs, période où la Commission chargeait sans la moindre vergogne des barges d'alcool, au Pied-du-Courant, alors qu'elle faisait emprisonner les petites gens trouvées coupables d'avoir vendu un petit verre de vin au détail. Cette période fut aussi celle des fausses arrestations, des confiscations illégales, des stupéfians, des distilleries clandestines, des tavernes malpropres, des bières frelatées, des véritables boissons hors de prix, de l'exploitation organisée, de la mouchardise monnayée, du sang, de la honte et de la boue, période contre laquelle le peuple de Montréal, exaspéré, s'empressa de réagir avec tant de vigueur, le cinq février dernier.

Voilà pour le règne de M. Simard. Mais du cas si spécial de M. Simard se dégage une autre leçon.

M. Simard était conseiller législatif avant sa nomination aux liqueurs; par son départ, il le redevient pour ainsi dire automatiquement.

Comment, en principe, les électeurs de Repentigny furent-ils représentés à la chambre haute pendant ces quelque deux années? En pratique, il n'est pas un citoyen pour nier que cette omission ait eu la moindre importance dans l'administration du pays. Ce qui prouve bien, encore une fois, l'inutilité prodigieuse de cette institution, de cet hôpital de politiques.

Nous souhaitons à M. Simard de vivre assez longtemps pour assister, au détroitement — plus prochain qu'on ne le croit — des Médéric, des Kelly, des Simard et tutti mercanti.

Car tout se paye, M. Simard, en ce monde et même dans l'autre.

VERCINGETORIX.

LE MARTYRE DES INSTITUTEURS

Les créatures de M. Taschereau se font-elles des rentes à même les traitements des instituteurs.

Une correspondance qui laisse supposer les pires exactions.

Montréal, 5 novembre 1923.

Monsieur le rédacteur, Vous voudrez bien me permettre l'usage de vos colonnes pour mettre le public au courant d'un fait qui a toutes les apparences d'un joli scandale.

Un mien frère, instituteur depuis près d'un quart de siècle, rude travailleur autant que doux éducateur, a déjà reçu son contrat d'engagement selon le libellé ordinaire et la mention du salaire. Constatation faite, son salaire avait subi l'augmentation régulière de cent dollars; donc le dit salaire était voté par la commission de ce district et porté au budget lequel est contrôlé, ne l'oubliez pas.

Mais voici ce qui déconcerte les plus puissantes imaginations: en marge du seul contrat de l'instituteur (et non pas en marge des deux autres copies) apparaît la mention suivante: "L'augmentation annuelle de \$100.00 sera retenue et ne sera payée qu'à la fin de juin 19... si cet instituteur ne reçoit aucune MAUVAISE NOTE pendant l'année scolaire; dans le cas contraire, le traitement annuel sera de \$...". C'est-à-dire \$100.00 de moins que le traitement mentionné sur le contrat!

Suivent les initiales du directeur-secrétaire de la Commission.

Or, je crois, qu'un — (tout ce que vous voudrez) — quand il y a \$100.00 en jeu — peut bien donner une mauvaise note!

Donc cet instituteur est condamné d'avance, quoi qu'il fasse, à payer des rentes à X... car, monsieur le rédacteur, je vous le demande, où avez-vous vu dans les livres des commissions scolaires qu'il y eut des rentrées de fonds provenant d'une "Mauvaise Note" ou des salaires des instituteurs?

Et mon frère m'affirme qu'il y a ainsi des centaines d'instituteurs dans son cas!

Aujourd'hui, l'on s'étonnerait de tels procédés chez les nègres, mais chez nous ça peut passer. Les Canajens trouvent même ça "ben fin!" Brimé par en haut, brimé par en bas, brimé de tous les côtés, tel est le sort de l'instituteur.

Verrons-nous la fin de ce calvaire? Il serait temps d'élever l'instituteur du rang de parias qu'il occupe ici au rang qu'on lui accorde dans les autres pays. Seulement, allez donc expliquer ça aux profiteurs ignares autant que prétentieux du présent régime!

JOS. MILLIER.

LES VICTOIRES DE L'AMI MACNAB

Macnab and His Claymore

He makes a couple of Journalistic Detractors in Nova Scotia "Come Across" with Hearty Apologies

(Special to Le Matin)

Nova Scotia's decent political element is thoroughly enjoying the discomfiture which has fallen upon journalistic detractors of Brenton A. Macnab. His denunciation of Hon. E. M. Macdonald for that minister's falsehoods about Hon. Arthur Meighen, which originally appeared in *Le Matin*, and was reproduced in a daily paper in Macdonald's constituency—*The News of New Glasgow*—was the cause of much heartburnings on the part of the editors of the Macdonald press. The Halifax *Herald*, the Tory organ, with whose railway editor Macnab also had to do, in denunciation of the former's course in instilling mischievous ideas in the minds of the C.N.R. employes, thought to use the Macdonaldian abuse of the Montreal man with impunity. What resulted is best told in a despatch from Montreal to the New Glasgow paper, as follows:—

THE MERRY, MERRY WAR.

Brenton A. Macnab Has Taken Steps For An Action In Libel Against The Halifax Herald.

(Special to The Evening News.)
MONTREAL, Oct. 15. — Brenton A. Macnab, the well-known writer and journalist, has instructed Mr. F. L. Milner, K. C., of Amherst, N. S., to demand an apology and retraction from the Halifax *Herald*. That paper reproduced in its railway column the statement that Macnab, in 1904, carried the "swag-bag" in the Gaysboro by-election, which was originally published in the columns of the *Eastern Chronicle* of New Glasgow, (Macdonald's Organ), whence it found its way into the *Herald's* railway column under the aegis of the rattle and peevish editor of that column.

Falling a retraction by the Halifax *Herald*, on Mr. Milner's request, Macnab has instructed his Montreal lawyers, Messrs. Munty, Durand, Ross and Angers, to take an action for libel in the Montreal courts, under the law, which provides that proceedings in the circumstances may be taken in Quebec province, because the Halifax paper has a circulation here — an already ascertained fact.

Discussing the matter, Mr. Macnab said:—
"The *Eastern Chronicle's* statement is a very old falsehood. The commission of my ten days stay in New Glasgow at the time of the Gaysboro by-election, had to do with matters contained in the late A. C. Bell's (late M. P. Pictou and then Senator) speech to be found in *Hansard* of the same year. I was not then — or ever — concerned with swag bagging.

"My stay in New Glasgow at the time resulted in the amendment of the Nova Scotia Election law, whereby rascals and lunatics were put on the voters' lists and qualified voters of Conservative leanings left off.

"So long as James A. Fraser of the *Eastern Chronicle* made the swag bag charges they were not worth refutation in law, because they came ready made from his well-known imagination, to which no attention need be paid in such a case.

"But when the Halifax *Herald*, with a province-wide circulation, reproduces these silly Fraser falsehoods, the case calls for somewhat different treatment. We shall now see what evidence Fraser will furnish in justification. I say there is no evidence and never was any; and I think Senator Tannor who knows the facts, will say the same thing.

"There's another point at issue, too. I have a shrewd idea that the *Eastern Chronicle's* abusive and libellous article containing the "swag-bag" statement was not of Fraser's own, or actual, composing, though he approved of it. We may, perhaps, hear of that under oath.

"That's what I want to get at — the real fellow away in behind."

"I shall subpoena Mr. James A. Fraser, the editor of the *Eastern Chronicle*, as plaintiff's witness, if the *Herald* does not make a proper disavowal.

"I am not going to let the *Herald* gang get away with that statement. It's a lie. It's a criminal lie, as it stands in that paper. I'll give the *Herald* crowd a chance to prove it otherwise. But they can't. This newspaper has been dead for years. You can play up this newspaper game. I have nothing to learn from the Halifax *Herald* amateurs."

Mr. Milner, K.C., than notified the *Herald*

UNE GROSSE RUMEUR

Un homme qui a l'habitude d'être bien renseigné, nous affirme que l'honorable Mackenzie-King aurait mis sir Lomer Gouin en demeure, selon la formule célèbre, de "se soumettre ou de se démettre".

Selon notre informateur, l'harmonie ne règne guère au sein du ministère libéral. M. King en aurait assez de se faire traiter de "waving Billy" et d'acrobate.

On sait déjà que sir Lomer n'a jamais été autre chose qu'un toré déguisé, tandis que les tendances libérales de notre jeune premier ministre sont connues de tout le monde.

Et puis, nous a encore confié l'homme bien informé, M. King se rend compte enfin du grand danger qu'il y a pour un premier ministre, de naviguer, qu'il le veuille ou non, sur le terrain des monopoles et des grosses combines.

Les récentes catastrophes financières, le succès de sir Thornton dans l'administration des chemins de fer, la lamentable faillite des "Whispers of Death" du moraliste hideux baron Atholstan auraient été les causes, immédiates, de la mécontente accentuée entre le Premier et son ministre de la Justice.

Notre journal allant sous presse samedi matin, de très bonne heure, croit être le premier à annoncer cette nouvelle qui, même si elle était contredite par la presse à gages, n'en est pas moins vraie, toujours selon l'informateur de bonne foi qui a le droit de source authentique.

Sir Lomer se soumettra-t-il ou bien s'en ira-t-il en faisant claquer les portes? Nous le saurons prochainement.

LE PATRIOTISME DE M. SIMARD

On voudrait bien savoir si l'honorable Simard qui défend impitoyablement à Montréal les intérêts de la Roumanie, s'occupe maintenant des intérêts que le Canada devrait retirer des vingt-cinq millions qu'il a dans un moment d'égarement, nous voulons le croire prêts à la dite Roumanie!

as above. Promptly came the retraction and apology from the paper as follows:—

THE QUOTATION NOT TRUE.

B. A. Macnab protests to the *Herald* against a quotation which was published in the "Railway Herald" column, copied from the *Eastern Chronicle*, of New Glasgow.

The quotation in question was used by the Editor of the "Railway Herald" in discussion of the differences of views which had arisen between him and Mr. Macnab regarding Maritime rights. The quotation referred to a bye-election in Gaysboro County some years ago, and Mr. Macnab informs us that it contains imputations in regard to him which are untrue.

The *Herald* does not wish to be unfair to Mr. Macnab; and, accepting his statement that the contents of the quotation that refer to him are untrue, promptly and cheerfully accedes to his request and withdraws the remarks in respect to which he complains.—*The Halifax Herald*.

In reproducing the withdrawal, the New Glasgow *News* remarked pithily:—

We understand that Mr. Macnab gave the Halifax *Herald* his choice between an action at law for libel or an apologetic withdrawal. With a laudable desire — under the circumstances — to be fair to Mr. Macnab — which was not in evidence when the obnoxious quotation was gleefully reproduced in its columns — the *Herald* has announced that "the quotation" was not true.

All of which goes to show that Mr. Macnab is a dangerous man to take liberties with.

The Halifax *Herald's* withdrawal, however, did not at all suit Mr. Macnab; so he forwarded another letter to Mr. F. L. Milner, K.C., this time for insertion in the *Herald*, leaving it to be understood that if it were not published, there would be "doings". The *Herald* published it. Here it is:—
(Mr. Macnab first quotes the *Herald's* apology as above). And then:—

The paragraph quoted above from the editorial columns of your paper of October 7 inst., leaves something unsaid.

First of all, I have never discussed "Maritime Rights" with the editor of the "Railway Herald". I have, however, in letters to *The Morning Chronicle*, the *Pictou Advocate* (refused publication and afterwards appearing in the *New Glasgow News*), in the paper last named, and in *Le Matin* of Montreal, pointed out, and specified instances wherein this editor in my opinion, was deliberately prejudicing the employes of the C. N. R., against the Executive and Management, for reasons best known, to himself and the paper to which he contributed; and that whatever the reasons were, the effect upon the discipline, or even success of the C. N. R. was that these were, perhaps, adversely affected.

I also selected certain sayings of this editor and commented on them in the sense indicated and paid no attention whatever to the abusive rejoinders which my course called forth. There was no mention of Maritime Rights as such, on my part.

Every available derogatory utterance used against me in print in Nova Scotia was clipped by this editor and published in your paper, viz., the *Putnam sneers* at Pictou, the *Advocate's* fling, and finally the *Eastern Chronicle's* falsehoods, and these comprised a downright libel.

New I am not averse to give and take in rough and tumble journalism; and rather enjoy being called "a skunk", "a lemon", "a boomerang", "an excommunicated editor", "an Ishmaelite of Journalism", "back number", "a volcano near Mount Royal", "a pipe dreamer", "a plug telegrapher", "a hireling of C. N. R. officialdom", "Judas" (please use a small "j") and few other things which have escaped my memory, as I write offhand.

These epithets, Sir, touch not my honor, equanimity, or conscience. But they do serve to arouse my sense of humor, which being Scotch, perhaps is not so superficial as that of those who find relaxation and relief in unrighteous, hackneyed and wishal stupid and dull epithet flinging.

But when that perverse Old Scrapper, James A. Fraser, of the *New Glasgow Eastern Chronicle* (whose originally under spur usually pleases me more than the others) penned the ancient, exploded yarn in his casting over Nova Scotia, in the *Herald*, that was another matter. That did touch my honor — my good name; and "show me" became my watch word instanter. Because no such thing can be shown.

But since you have asserted it, on Fraser's say so, I presume you will allow me to say this. In March, 1904, I was sent down to Nova Scotia from Montreal to look into the voters' list stuffing; in Gaysboro, especially, because there was an election on the line. The late A. C. Bell, then an M. P. of New Glasgow, afterwards dealt with that I accomplished, in the House of Commons, in the same year. He produced there and put on *Hansard* a series of affidavits of which for years I had the originals, showing how Conservative voters were left off and paupers (and lunatics, too, as I recall it) were put on in Gaysboro under the Nova Scotia franchise law as worked there, and applicable to the Dominion election of that year, but later in the year. The law was, in consequence, amended at Halifax. I spent some ten days on this work in New Glasgow at the Norfolk House. The work of getting the affidavits was done in Gaysboro County by a lawyer, under my direction.

The conduct of the Gaysboro campaign itself was directed by the late J. F. Stairs, of Halifax; and Messrs. Bell, Tanner, Gregory, Jennison and Aitken (Lord Beaverbrook) were some of his lieutenants. I had nothing to do with it in any detail except as I discussed it, and, I think, wrote some posters and despatches. I positively avow that I never saw, handled, or knew of a "swag-bag" if by that is meant money for bribing electors — and what else does it mean? I do not believe there was any such fund. Anyway, if there was, it never came to my knowledge.

Fraser's ire was aroused against me, because I wrote and managed to get into the *Eastern Chronicle's* columns, an amusing acrostic in verse. — "Foolish Fraser" it was, while ostensibly praising his man, Sinclair. The town laughed heartily at him. He abused me up hill and down dale. But it was my laugh.

James A. Fraser, in his ravings, even went so far as to put in print in his paper the pious wish that "I would break my d—d neck" on the journey to Montreal; and in the same article accused me of "swag-bagging" as well, which no one believed was otherwise than one of his vain imaginings, which it was. Recently, the same charge was repeated by him. And the railway editor of the *Herald* fell for it.

So far as Fraser is concerned, at the present moment, I shall give him every opportunity to prove his charge. But as the *Herald* is not involved in that aspect of the case, I need not go into it.

BRENTON A. MACNAB,

Montreal, Oct. 22, 1923.

(Continued on page 2)

Macnab and His Claymore

(Continued from page 1)

So much for that. During the 1921 elections in Cumberland Co., N.S., certain incidents of almost classic Grit savagery, in physical, verbal and written display, were exhibited by H. J. Logan's (now M.P.) partisans against Macnab, who forced the fighting and put up a campaign of old-time Nova Scotia strenuousness in behalf of Col. Bent, D.S.O., C.M.G., who opposed Logan. Macdonald and Logan were privy to the appearance in the field of a "Farmer-Soldier" candidate. Logan won handsomely. But when the fight was over, his bitterness against Macnab, (who carried on, too, after the election in the local papers) was such that Logan's campaign sheet editor—the paper is now no more—lost his head, and like Nero, did some fiddling before his paper went completely up in smoke. He, too, apologized abjectly to Macnab. This is what the Amherst Press said in June following the 1921 elections:

"Mr. B. A. Macnab has taken exception to certain statements, relative to him, which appeared in the Free Press. We wish to assure Mr. Macnab that anything that appeared in the Free Press under that date in reference to him referred only to his political activities. The particular expressions to which exception was taken are: "Ananias," "Political Politron." "We know he is down and out." "Sends forth more filth," "If he knew how narrowly he escaped being tarred and feathered in December in Amherst." Since Mr. Macnab considers that these statements are injurious to him in his private and personal capacity, we unreservedly withdraw them and express regret for having made him."

To Le Matin's representative Mr. Macnab said:—"I don't attach much importance to these gibe—or Tory—slanders in Nova Scotia. But we'll see who put "Old Jim" Fraser of the New Glasgow Eastern Chronicle up to repeating his almost twenty-year-old slander. I think I know now in fact, but not in law."

"We will see, further, if, when the Newfoundland investigation is over, some of my grit slanderers in Nova Scotia, come out of that mess as well as I case out of the charges wantonly made against me. "Wait and see!"

"Some of the Montreal Whispering Brigade," continued Macnab, "think they have a license to go about and slander me in sibilant fashion in this city. Let them come out in the open. That's all I ask. God knows I have done that; and I have not finished. I am not stabbing in the dark. I am on record; so, too, are my charges. I repeat, let these cowardly whisperers come out in the open."

"Do I fight fair? Let me quote Sir Wilfrid Laurier on that point. Before his death I wrote him the following letter,—I was always a personal admirer of Sir Wilfrid Laurier:—"Montreal, Nov. 20, 1916."

"Dear Sir Wilfrid Laurier:—"Will you allow me, as one who, while not agreeing with all of your public policies, yet has a very kindly feeling towards you, based on your personal rectitude and whose other personal characteristics give rise to admiration — to wish you many happy returns of your birthday. One would be lacking, indeed, in good spirit, if the testimony of your admirers alone would not move him to say a word at this time. And in my case, I have in mind other considerations, which render it a pleasure to pen a message of good will."

(Sgd.) — "B. A. MACNAB."

"RT.-HON. SIR WILFRID LAURIER, "Ottawa."

"What were these 'considerations'? Not material. The politician does not live from whom I have ever asked a favor of any kind. These considerations were based on long and intimate chats about the French Canadian people, and the literature of Scott and Burns, and much more of the same sort of thing. Besides the *Vieux Coq* was showing his age."

"Here is Sir Wilfrid Laurier's reply to me:—"Ottawa, Nov. 22, 1916."

"My dear Mr. Macnab:—"Accept my thanks for your very kind message. I appreciate it all the more, that it comes from me whom I have always found to fight fair."

"Believe me, yours very sincerely, "WILFRID LAURIER."

"Mr. Brenton A. Macnab, "Montreal."

"I want these whisperers of Montreal to come out in the open. There is where I pitch my tent," said Mr. Macnab in conclusion.

LA POLITIQUE EN FRANCE

Le prochain Parlement

On connaît la personnalité de "Probus" et l'importance du groupement qu'il a fondé, "l'Association France". Voici, fait par lui, pour les lecteurs de l'Echo de Paris, l'exposé du programme des Républicains Renouveaux:

L'avenir de la France dépend des élections prochaines, il dépend surtout de l'oeuvre du Parlement qui en sortira.

Avant les élections de 1919, l'Association "France" avait entrepris une propagande d'idées. J'éprouve quelque fierté en me rappelant les noms de ceux qui ont bien voulu travailler avec moi à cette grande oeuvre: le docteur Carrel, l'homme qui honore en Amérique le génie français, revenu en Europe pour

servir son pays; l'admirable ouvrier Keufer, qui a lutté toute sa vie pour rendre meilleur le sort de ses compagnons de travail et qui consacre sa vieillesse à exprimer sa double foi dans la dignité du métier manuel et dans la grandeur de la pensée française; l'animateur et le chef de la Compagnie Générale Transatlantique, mon éminent ami Dal Piaz; le professeur Tuffier, ce maître de la science médicale, pour ne citer que les "arbitres" de notre Ligue. Qu'il me soit permis de rappeler aussi les membres de notre comité d'honneur: MM. Poincaré, Henri Bergson, Gustave Lanson et Emile Picard et aussi Marc de Préval, le jeune soldat tombé sous les obus allemands et dont la mère, dans une admirable lettre, m'envoyait la cotisation pour notre oeuvre "comme le testament de ses 21 ans".

Cette campagne pour les idées, c'était le premier stade de l'oeuvre à accomplir. Elle a entièrement réussi.

Oui, dans le domaine des "idées", nous avons eu un plein succès. Rappelez-vous l'état des esprits en 1914. Voyez ce qu'il est aujourd'hui. Existe-t-il à l'heure présente des Français qui oseraient nier que la natalité est, pour nous, le premier des problèmes, ou qui s'inscrivent en faux contre une large politique sociale. En est-il qui ne veuillent réformer l'administration sur des bases nouvelles? Ce sont les principes que nous avons exposés, avec la réforme constitutionnelle et l'organisation régionale. Or, le chef actuel de l'Etat voulait bien me dire, quelques heures avant d'accepter l'élection à la magistrature suprême: "Si je suis candidat, ce ne sera qu'à la condition formelle de proclamer la nécessité de l'organisation régionale et de la réforme constitutionnelle." Vous savez qu'il a tenu parole.

Les idées se sont imposées depuis l'époque où, sur le front de Lorraine, je les défendais en écrivant "La Plus Grande France". Mais si deux cents députés ont adhéré à notre programme, si beaucoup d'autres en acceptent la plus large part, si le président de la République a proclamé dans ses messages la nécessité des réformes fondamentales, la moitié seulement de l'oeuvre est faite.

Nous avons appris à penser; il faut apprendre à agir. Et pour cela, il n'est pas d'autre moyen que de constituer, au-dessus des partis actuels, dont certains peuvent comporter des éléments excellents, une vaste Fédération qui maintienne parmi ses membres une "stricte discipline", en vue d'assurer la "réalisation des grandes réformes", impatientement attendues par le pays, de garantir la "stabilité gouvernementale", de donner au "Parlement une méthode de travail", rationnelle et productive.

L'Association "France", aidée par la Rénovation Démocratique, et bientôt, je l'espère, par d'autres très grandes lignes, prend l'initiative de constituer cette Fédération. Les "Républicains Renouveaux", élus à la consultation prochaine, accompliront les directives d'un conseil, comprenant un très petit nombre d'hommes, les uns étrangers au Parlement, les autres appartenant au Sénat ou à la Chambre; ces derniers seront chargés de maintenir l'ordre, chacun dans l'Assemblée où il se trouve, d'être les chiens de garde, ou suivant la locution expressive anglaise, les fous, les whips de la majorité.

Ne vous récriez pas, en disant que les députés n'acceptent pas. J'ai fait ma principale affaire de connaître les députés, pendant ces dernières années. Cette discipline, ils la souhaitent, ils l'appellent, ils veulent seulement qu'elle leur soit offerte par des hommes ayant assez d'intelligence et de dévouement aux intérêts généraux du pays. Nous avons été assez heureux pour en grouper suffisamment dans notre Ligue, de sorte que nous n'avons rien à craindre à cet égard. Aussi bien, dans les Ardennes, dans les Vosges, dans le Haut-Rhin, dans les Savoies, dans les Landes, dans la Mayenne, en attendant que ce soit dans la France presque entière tout ou partie de la députation sortante nous a déjà donné son concours et demandé le nôtre.

Il fallait quelque chose encore. Le discours du 15 juin dernier, prononcé par M. Poincaré à la tribune de la Chambre, nous l'a donné. Nous avons vu ce grand Français, non content de poursuivre l'oeuvre la plus difficile de politique extérieure, énoncer les principes généraux autour desquels doit se former la majorité de gouvernement pour la législature prochaine. Cette politique, c'est la nôtre. Nous avons, pour l'appliquer, une doctrine mûrement réfléchie dans nos conseils, un organe de réalisation, autour duquel viennent se grouper des sections départementales toujours plus nombreuses. L'avenir s'ouvre devant nous.

Pour réaliser notre oeuvre, il faut que nous groupions une majorité très large beaucoup plus étendue qu'aucun des partis constitués jusqu'à ce jour. Il va de soi que devront s'y rencontrer des hommes qui jusqu'ici n'étaient pas toujours côte à côte. Nous aurons tout d'abord, c'est un point sur lequel nous voulons insister avec force, des croyants et des incroyants, des chrétiens et des positivistes. Assez et trop longtemps la question religieuse a été la base des classifications politiques. Le principe général que les élus renouveaux seront tenus d'accepter en la matière, c'est celui qu'impose dans la situation actuelle du pays, la justice elle-même: "Indépendamment de l'Etat à l'égard des organisations religieuses, respect des religions par l'Etat", c'est-à-dire que tous les Français, que toutes les Françaises, se sentiront à l'aise dans la République des Renouveaux, qui s'inclinera devant la grande force morale que les religions constituent, sans en imposer directement ou indirectement à personne, soit la pratique, soit l'abandon.

C'est aux chrétiens et aux philosophes que nous faisons appel, comme aux cultivateurs et aux citoyens, comme aux industriels et aux ouvriers, comme à ceux qui ont pris le noble rôle de serviteurs de l'intelligence. Irons-nous au hasard? Laisserons-nous des partis, trop mal définis ou trop peu étendus, se quereller devant les électeurs pour constituer ensuite des cartels au gré des intérêts, ou constituerons-nous "la Fédération des Républicains Renouveaux" qui sera l'appui de la majorité organisée et disciplinée de demain? Vous avez déjà fait votre choix. Vous êtes des nôtres. Dites-le nous. Envoyez-nous spontanément votre adhésion, sans que nous ayons à la venir demander, ce qui économiserait beaucoup de temps et d'argent à cette oeuvre. Venez à nous, vous sentez bien que c'est une force nouvelle qui se lève et que la nation française ne sera sauvée que par une élite d'hommes de bonne volonté et de volonté.

PROBUS.

BEAU GESTE DE DEUX CHASSEURS

La chasse n'est pas toujours le sport sanguinaire que l'on croit comme peuvent en témoigner deux américains qui reviennent d'une excursion dans le nord d'Ontario. Il est vrai que ces deux sportsmen ont abattu chacun un original, mais en plus de ces trophées, ils rapportent dans leur sac une bonne oeuvre qui doit leur faire encore plus plaisir.

L'histoire est racontée par M. E. G. Poole, représentant pour la chasse et la pêche du Chemin de Fer National du Canada qui conduisit les deux américains en question à Willet, Ont., sur la ligne du Chemin de Fer National du Canada à un camp tenu par M. W. D. Bruce. C'est à ce dernier endroit que MM. Ray A. Graham, de la Graham Motor Trucks, de Détroit et Wm. Rauff, de la Dodge Bros., de la même ville, rencontrèrent le héros de l'aventure, un petit Canadien-français d'une quinzaine d'années, employé au camp. Apprenant que l'ambition de l'enfant était de s'instruire et plus tard de s'établir sur une ferme, les deux chasseurs décidèrent de la contenter et avec la permission des parents, ils placèrent l'enfant dans une école canadienne, à Monteith. Ils paieront pour son éducation.

Cette histoire de chasse vaut bien d'autres.

IL EST TEMPS

Il est grandement temps; la saison de chasse bat son plein. Ne vous contentez pas d'entendre raconter les exploits de vos amis, mais accomplissez-en vous-mêmes. Pourquoi vous priver d'un des plus grands plaisirs offerts à l'homme? Tout vous y invite. Les Laurentides, à proximité, sont un territoire de chasse unique au monde; les plus grandes facilités existent pour s'y rendre. Le Pacifique Canadien traverse entièrement la région, vous n'avez qu'à choisir l'endroit qui vous semble le plus propice, selon l'espèce de gibier qu'il vous tente de poursuivre; car, tous, depuis la savoureuse perdrix jusqu'à l'énorme original, depuis le lièvre jusqu'au chevreuil, s'y trouvent en abondance.

Et ce n'est pas seulement le sentiment sportif qui doit vous pousser; à ceux qui, toute l'année durant, sont pris dans le tourbillon des affaires, la chasse procure une diversion indispensable et véritable l'apaisement. "Changement de fatigue est un repos". Et qu'y a-t-il de plus propre à faire oublier les tracasseries des affaires que les émotions d'une partie de chasse? Mangez-vous jamais avec plus d'appétit qu'au retour d'une longue marche dans les bois, surtout quand le gibier que l'on vient de tuer fait les frais du repas? Chose fréquente, quand un chasseur est heureux ou adroit.

Comme exemple, citons le cas de M. John Basler, de Mont-Rolland, qui dans quelques heures au cours de la première journée de son expedition, abattit deux chevreuils, sept lièvres et quatre perdrix. Heureux ou adroit? Sans doute les deux à la fois. Et ce n'est pas une histoire de chasse, c'est authentique.

La Symphonie de Montréal, le 20 nov. 1923

Le trésorier-général de la Société Saint-Jean-Baptiste, M. J. P. L. Bérubé, nous transmet le programme du deuxième concert de la Symphonie de Montréal, fondée par cette société, programme qui sera rendu le dimanche soir, à huit heures et trente deux précises, 11 novembre, dans la salle de concerts du Monument National.

Le concert est sous la présidence



Il existe une boisson saine dont l'âge a corrigé la verdeur et affiné les qualités, la boisson favorite de ceux qui vivent au grand air: LE GIN CROIX D'OR, fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral. Rectifié quatre fois, vieillit en entrepôt. — Trois grands de flacons: Gros-Moyens-Petits. The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited, Montreal.

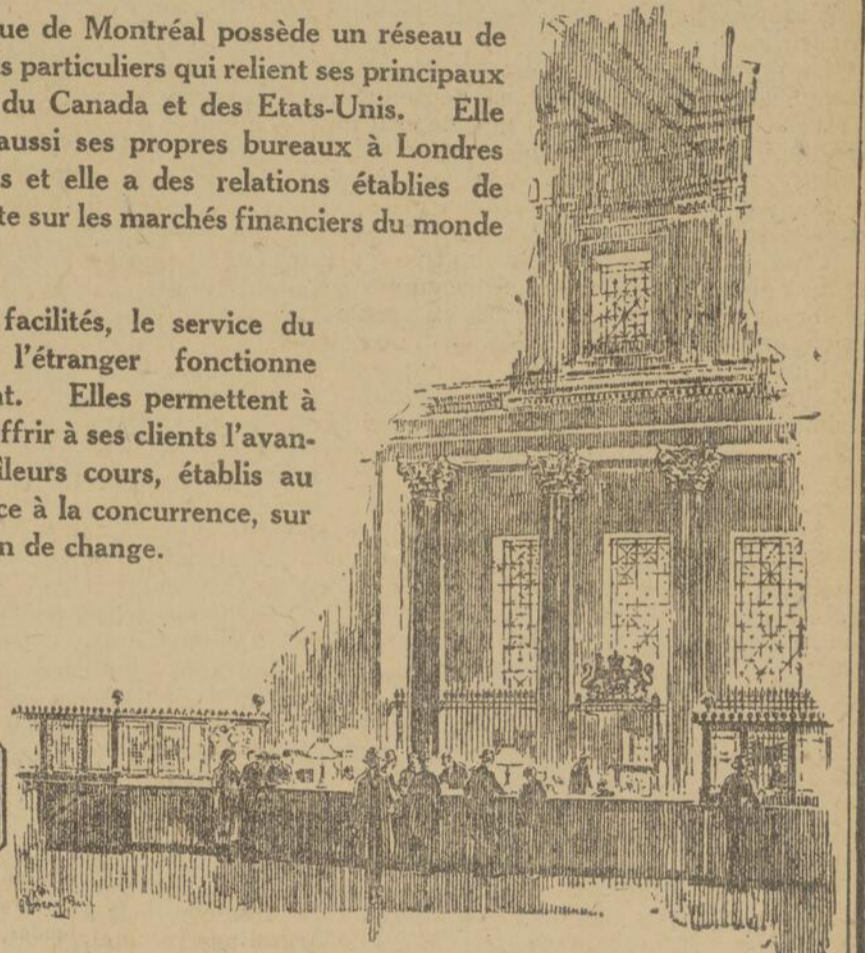
MELCHERS

GIN CANADIEN
CROIX D'OR

CHANGE SUR L'ÉTRANGER

La Banque de Montréal possède un réseau de fils directs particuliers qui relient ses principaux bureaux du Canada et des Etats-Unis. Elle possède aussi ses propres bureaux à Londres et à Paris et elle a des relations établies de vieille date sur les marchés financiers du monde entier.

Grâce à ces facilités, le service du change sur l'étranger fonctionne admirablement. Elles permettent à la Banque d'offrir à ses clients l'avantage des meilleurs cours, établis au plus près, grâce à la concurrence, sur toute opération de change.



BANQUE DE MONTRÉAL

Fondée il y a plus de 100 ans.

LES DENTS

PREVENTION vaut mieux que guérison: il vaut mieux faire soigner ses dents que les perdre. Tout dentiste soucieux de la santé de ses malades n'a recours à l'extraction qu'en désespoir de cause. Faites soigner vos dents, ne les faites pas extraire. Que la moindre douleur soit pour vous un avertissement salutaire. Plus vous tarderez à vous faire soigner, plus la maladie sera longue et difficile à guérir. Consultez votre dentiste souvent, c'est le moyen par lequel vous pouvez conserver vos dents en bon état.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMÉRICAIN, INC.

FONDE EN 1898. 25 ANNÉES DE SUCCÈS. 162 RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL.

LA MAITRISE DE SOI-MÊME

AU MOYEN DE

L'AUTOSUGGESTION CONSCIENTE

PAR LE

PROFESSEUR COUÉ

(Suite)

26o: Quelle que soit la cause qui détermine les maux de tête dont vous souffrez, votre organisme fait en sorte que cette cause disparaisse progressivement, et, naturellement, au fur et à mesure qu'elle disparaît, vous constatez que vos migraines sont de plus en plus rares, de moins en moins violentes jusqu'à jour prochain où elles auront complètement disparu.

Vous sentez, du reste, que chaque fois que ma main passe sur votre front, elle entraîne avec elle une partie de la douleur que vous éprouvez, et dans un instant, lorsque vous ouvrirez les yeux, vous constaterez qu'elle a complètement disparu.

27o: J'étouffe, surtout à la chaleur. M. Coué. — Vous avez vu le docteur? Sujet. — Dix docteurs; ils ont dit: c'est merveilles, mais me l'ont laissé. M. Coué. — Oui, c'est nerveux, mais nous aiderons à le faire passer.

Lorsque tout le monde a été passé en revue, M. Coué dit aux assistants d'ouvrir les yeux et ajoute: "Vous avez entendu les conseils que je viens de vous donner. Eh bien! pour les transformer en réalités, voici ce qu'il faut faire: vous lever, et tous les soirs aussitôt au lit, fermer les yeux et répéter vingt fois de suite avec les lèvres

(cela est indispensable) et en comptant machinalement sur une ficelle munie de vingt noeuds la phrase suivante:

"Tous les jours, à tous points de vue, je vais de mieux en mieux."

Ne penser à rien en particulier, les mots: "à tous points de vue" s'appliquant à tout. Faire l'autosuggestion avec confiance, avec foi, avec la certitude d'obtenir ce que l'on désire. Plus la conviction de la personne sera grande, plus grands et plus rapides aussi seront les résultats obtenus.

De plus, chaque fois que dans le courant de la journée ou de la nuit, l'on ressent une souffrance physique ou morale, s'affirmer à soi-même qu'on y contribuera pas consciemment et qu'on va la faire disparaître; puis s'isoler autant que possible, fermer les yeux, et, se passant la main sur le front, s'il s'agit de quelque chose de moral, ou sur la partie douloureuse, s'il s'agit de quelque chose de physique, répéter extrêmement vite, avec les lèvres, les mots: ça passe, ça passe, etc., etc., aussi longtemps que cela est nécessaire. Avec un peu d'habitude, la douleur morale ou physique a disparu au bout de 20 à 25 secondes. Recommencer chaque fois qu'il en est besoin.

De même que pour l'autosuggestion précédente, il est nécessaire de se faire celle-ci avec la même confiance, la même conviction, la même foi et surtout sans effort.

M. Coué ajoute encore ce qui suit: "Si, autrefois, il vous était permis de vous faire de mauvaises autosuggestions, parce que vous vous en faisiez inconsciemment, maintenant que vous savez ce que je viens de vous apprendre, vous ne devez plus vous le permettre. Et si, malgré tout, vous vous en faites encore, n'accusez que vous-même, et frappez-vous la poitrine en disant: "mea culpa, mea culpa, mea culpa."

Et maintenant, s'il est permis à une reconnaissance admirative de l'oeuvre et du fondateur de la "Méthode" de dire quelques mots, je dirai: Puisque M. E. Coué dit que c'est l'imagination

qui nous fait agir et que c'est cela la base de sa

"Méthode", je crois pouvoir ajouter: et le corps de l'édifice, ce sont les milliers de guérisons qu'il obtient, et son couronnement, couronnement magnifique, c'est ce noble aveu qui, en même temps qu'un bienfait pour les créatures est un hommage au Créateur: LE POUVOIR EST EN VOUS!... EN CHACUN DE VOUS!

Dés lors, chacun peut adapter la "Méthode" à ses croyances personnelles; religieuse, elle nous aidera à faire disparaître les obstacles que nous créons inconsciemment nous-mêmes entre DIEU et nous. Et pour les croyants, comme pour les sceptiques, libres penseurs, voire incroyants, elle nous apprendra à nous libérer de la douleur physique ou morale injustifiée par l'emploi si simple et si facile du merveilleux procédé: de notre "animateur".

ÇA PASSE!

Quant à ceux qui rejettent la méthode, ignorant le secret de sa force, je leur demanderais une chose: "Rejetez-vous la lumière électrique parce que vous ignorez encore (comme les plus grands savants d'ailleurs) ce que c'est que le courant dans le fil?"

Oh! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que "méthode" bémé nous restituera physiquement et moralement.

MAIS EN LA VIVANT, VOUS LA CONNAITREZ...

Elle vous aidera à remporter la victoire.

E. Vs...OER.

QUELQUES NOTES SUR LE VOYAGE DE M. COUÉ A PARIS, EN OCTOBRE 1918

Le désir que ne soient pas perdus par d'autres les enseignements énoncés par M. Coué, à Paris, en octobre dernier, m'incite à les écrire.

Laisant de côté, les nombreux malades physiques, moraux, etc., qui ont vu, sous son action bien faisante, leurs maux s'atténuer..., disparaî-

tre! nous citerons simplement d'abord quelques-uns de ses enseignements:

Demande. — Pourquoi, moi, qui ai votre méthode et la prière, est-ce que je n'obtiens pas plus de résultats?

M. C. — Parce que probablement, il y a, au fond de vous-même, un doute inconscient ou parce que vous faites des efforts. Or, rappelez-vous que l'effort est déterminé par la volonté; si vous faites entrer la volonté en jeu, vous risquez fort de faire entrer aussi en jeu l'imagination, mais dans le sens contraire, ce qui fait que vous obtenez juste le contraire de ce que vous cherchez.

— Que faire, quand quelque chose nous ennuie?

R. — S'il vous arrive parfois que quelque chose vous ennuie, répétez-vous tout de suite: "mais non, ça ne m'ennuie pas, mais pas du tout, du tout, cela m'est plutôt agréable".

En somme se monter le cou dans le bon sens au lieu de se le monter dans le mauvais.

D. — Les expériences préliminaires sont-elles indispensables, quand un mouvement d'orgueil les fait repousser?

R. — Non, elles ne sont pas indispensables, mais elles ont une très grande utilité; car, bien qu'elles puissent paraître quelque peu enfantines à certaines personnes, elles sont, au contraire, extrêmement sérieuses; elles prouvent, en effet, trois choses:

1o Que toute idée que nous avons dans l'esprit devient vraie pour nous et a tendance à se transformer en acte;

2o Que, quand il y a conflit entre l'imagination et la volonté, c'est toujours l'imagination qui l'emporte; et, dans ce cas, nous faisons précisément le contraire de ce que nous voulons;

3o Qu'il nous est facile de nous mettre dans l'esprit, sans aucun effort, l'idée que nous désirons avoir, puisque nous avons pu, sans effort, penser successivement: je ne peux pas, puis: je peux.

Ne pas répéter chez soi les expériences préli-

(à suivre)

L'HOMME NE VIT PAS SEULEMENT D' PAIN

(Suite)

Vos preuves, répondrai-je, sont, à mes yeux, des plus fragiles; ne nous y appuyons pas. Si par le savoir d'un disciple je conjecture celui du maître, je ne me laisse pas éblouir. Et j'en arrive là, précisément, que ce qui les rend si faibles, les uns et les autres, c'est qu'ils sont nourris du même suc indéfiniment ruminé.

Quant au droit de critique, prenons garde à la complexité de la question. S'agit-il d'exprimer une libre opinion sur quelque sujet que ce soit, en rapport direct avec la vie, de formuler un sentiment de plaisir ou de déplaisir à l'égard de ce qui tombe sous nos sens? J'en suis d'accord, ce droit n'a d'autres bornes que la sottise, c'est-à-dire qu'il est illimité.

Le champ d'action de la critique, tel que nous venons de le tracer, est donc bien vaste; il embrasse généralement tout ce qui est matière d'humanité.

Mais, dans l'ordre spirituel, il est une région supérieure et quasi divine, un empyrée où se sont élevés les grands écrivains. A ces hauteurs sublimes, ayant dépouillé leur enveloppe de boue et de cendre pour revêtir un manteau de lumière, immenses, multifformes, ils échappent à la commune mesure.

Ne pas le sentir, ne pas apercevoir ces héros dans leur gloire, c'est ne pas avoir la fierté d'appartenir à leur race, l'orgueil de tenter après eux le chemin; c'est préférer à la joie salubre des cimes le poison des marécages, c'est aimer la bassesse et la réputation par impuissance de se dresser noblement vers l'azur.

La plupart des critiques, surtout des critiques universitaires, manquent de la première des qualités indispensables pour aborder nos grands auteurs avec les marques de respect qui leur sont dues. Ils n'ont pas le sens de l'admiration. Et, en effet, pour admirer il faut comprendre, et pour comprendre il faut élever. Nous avons ainsi atteint le point délicat de la question.

Le rôle du professeur est défini par l'objet même de sa mission, qui est d'enseigner, et l'enseignement est une sorte de révélation. Arrière celui qui, dépositaire occasionnel d'une parcelle de beauté, veut muer ce diamant en charbon, en le soumettant à une grossière analyse! Vis-à-vis des écrivains, sur lesquels il a, sans plus, la charge de nous renseigner, il n'appartient pas au professeur de s'ériger en juge.

Chez les peuples les plus cultivés, il est admis que les hommes éminents jouissent de certaines prérogatives, et, s'il y a lieu de leur faire leur procès, ils sont déferés à une juridiction spéciale où siègent leurs égaux en titres ou en dignités.

Plus encore que pour les vivants nous nous devons, à l'égard des morts d'observer cette procédure, inspirée par un sentiment de haute convenance. Et, puisqu'on nous oblige à le dire, quelle singulière impertinence que les poètes, que Ronsard, que Racine, que La Fontaine puissent être jugés par d'autres que leurs pairs!

Je compare à la domesticité d'un vieux manoir certains universitaires quand ils parlent des grands classiques. Les châtains sont absents; on croit même qu'ils ne reviendront plus dans la contrée, et peu à peu le personnel a pris ses aises. Chacun s'est logé à sa guise dans les beaux appartements. Aussitôt glissé dans les draps du maître, le valet s'est senti chez lui et l'a fait comprendre. Parfois, attirés par l'antique renommée du château, des voyageurs passent et sont curieux de visiter le donjon, la tourelle et la chambre qui fut un jour celle d'un roi. Scapin les reçoit en propriétaire, recueille tant bien que mal ses souvenirs, et guide les étrangers en les accueillant de discours abondants et niais. Mais il a beau faire; il ne peut s'empêcher de laisser passer quelques traits qui le découvrent. A l'entendre parler de ce qui est grand on s'aperçoit de sa platitude. Il s'attache à l'anecdote et se complait à lancer, à la dérobée, quelque venin. Il n'épargne pas ses maîtres. Le parfum de l'office imprègne tous ses propos.

Il fut un temps où une vigoureuse bastonnade avait raison de telles incongruités.

Raymond de La TAILHEDE.

Message de Sir Henry au peuple de France

Après avoir fait son tour de France le Train exposition canadien est maintenant rendu à Paris où il restera deux mois. A l'occasion de l'ouverture officielle de notre train aux Tuileries, sir Henry Thornton, président du Chemin de Fer National du Canada, a adressé au peuple français un message—en français—que M. le sénateur Beaubien, directeur de l'ambassade roulotte, (c'est ainsi qu'on a surnommé notre train sur route en France), lira en présence des représentants de la République.

On sait que sir Henry est Commandeur de la Légion d'honneur et qu'en sa qualité d'assistant directeur-général des opérations de l'armée anglaise durant la guerre, il fut en relation intime avec les grands chefs de l'armée française et les membres en vue du gouvernement. Son amitié pour la France perce dans le message qui suit:

"Au peuple français qui lui a donné Cartier, Champlain, Joliette, Laval, Montcalm, et tant d'autres fils illustres par leur courage et leur science, le peuple canadien envoie ses amitiés.

"Il y a neuf ans les premiers soldats du Canada débarquaient sur le sol de France. Ils venaient se joindre à vos admirables poilus pour défendre la liberté du monde. Vous les avez vus à l'oeuvre, vous avez su apprécier leur vaillance.

"Aujourd'hui s'ouvre à Paris une exposition où vous verrez le résultat de l'effort industriel du Canada. Vous y trouverez quelques-uns des articles fabriqués dans ses usines, les fruits de ses champs et de ses vergers, les richesses de ses mines, de ses forêts et de ses pêcheries. Ces produits de l'homme et de la Nature viennent de toutes les parties de ce grand Dominion qui couvre plus de la moitié du continent nord américain et s'étend de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique.

"Cette exposition vous permettra aussi de faire plus ample connaissance avec le Chemin de Fer National du Canada que possède et administre le peuple canadien. Ce réseau d'Etat de plus de trente-cinq mille kilomètres est le plus grand du monde. Il va d'un bout à l'autre du Dominion, dessert la capitale fédérale, les neuf capitales provinciales, toutes les principales villes, les grands centres de production, les vastes régions agricoles, les mines, les forêts, les pêcheries de l'Atlantique, les ports du Pacifique

et communique avec les grandes voies de navigation intérieures. En ce qui le président du Chemin de Fer National du Canada, j'éprouve une joie à adresser ce message d'amitié au peuple de France. Pendant la guerre j'ai eu l'honneur, comme assistant directeur-général des opérations ferroviaires de l'armée anglaise sur le continent de représenter le directeur dans maintes négociations avec le conseil des armées alliées et de connaître intimement vos grands chefs. Ce fut aussi ma bonne fortune de pouvoir prendre contact avec les citoyens de la République et admirer de près le courage héroïque, l'esprit magnifique de la nation française. J'en garde un souvenir ineffaçable. Qu'il me soit donc permis d'ajouter à ce message du peuple canadien l'expression de mes sentiments d'admiration sincère et d'affection profonde pour tout ce que le nom de France représente de culture et de civilisation."

Ce message de sir Henry Thornton est d'autant plus à propos que la voiture portant le Numéro 1 du Train exposition canadien est celle du Chemin de Fer National du Canada et qu'elle attire beaucoup l'attention là-bas car, non seulement elle fait connaître notre réseau national, mais aussi les ressources du Dominion.

Le canton Rouyn est celui où les découvertes de gisements d'or ont été le plus importants; c'est donc celui où se dirige le grand nombre des prospecteurs. De ce fait même, ce canton prend un rapide développement qui rend nécessaires des communications faciles avec les centres industriels. Cette nécessité s'impose avec une telle force que le gouvernement provincial projette de construire sans retard une route carrossable de Des Quinze à Rouyn, passant à travers trois comtés; ce

chemin aurait 30 milles de longueur et suivrait la voie du Pacifique Canadien.

Le programme de colonisation suivi pour assurer le développement rapide de cette région est très bien conçu; on met en pratique le principe que "le chemin de fer doit précéder le colon, et non le suivre". Il est hors de doute que dans peu d'années, cette politique aura des résultats appréciables; et, étant donné les avantages, tant industriels et agricoles que miniers de cette région du nord de l'Ontario, elle sera en mesure de rivaliser, par production et sa population, avec les districts les plus favorisés de la province de Québec.

AUX JEUNES GENS

"L'Etude de Comptabilité" a l'honneur de vous présenter le meilleur cours préparant aux situations de comptables.

Le cours complet est bilingue et peut durer deux années, divisées comme suit:—

1er semestre, pour la position de comptable en chef: "Eléments", "Principes", 44 leçons.

2ème semestre, pour la position de comptable du coût de revient et d'auditeur: "Prix de revient" ou de la manufacture, "Audition" et "Principes pratiques", 41 leçons.

3ème semestre pour l'obtention de la licence: "Lois commerciales", "Organisation des entreprises modernes", "Lois des Compagnies", "Lois des Banques", "Loi autorisant la cession des biens" (Insolvency), "L'Acte fiduciaire" (Trustee) et "Economie politique" élémentaire, 60 leçons.

Ce cours du soir ou par correspondance est sous la surveillance d'un comptable public et n'occupe que quelques heures de travail à la maison.

Vous pouvez maintenant vous inscrire en vous adressant à M. Guimont, professeur, Elève de "La Salle Extension University", 150, rue Mentana.

Les mensualités, sont de \$12.00. Les classiques, d'une valeur de \$50, sont fournis gratuitement.

Un dollar la leçon.

"L'Etude de Comptabilité", 150, rue Mentana, Montréal. Tél. Est 3717 M.

Prolongement d'une voie

Les ingénieurs du Pacifique Canadien viennent d'être chargés d'étudier un nouveau projet, celui de prolonger immédiatement jusqu'au canton de Rouyn, soit une distance supplémentaire de 32 milles, la voie qui a été construite de Mattawa à Des Quinze.

Le canton Rouyn est celui où les découvertes de gisements d'or ont été le plus importants; c'est donc celui où se dirige le grand nombre des prospecteurs. De ce fait même, ce canton prend un rapide développement qui rend nécessaires des communications faciles avec les centres industriels. Cette nécessité s'impose avec une telle force que le gouvernement provincial projette de construire sans retard une route carrossable de Des Quinze à Rouyn, passant à travers trois comtés; ce

chemin aurait 30 milles de longueur et suivrait la voie du Pacifique Canadien.

Le programme de colonisation suivi pour assurer le développement rapide de cette région est très bien conçu; on met en pratique le principe que "le chemin de fer doit précéder le colon, et non le suivre". Il est hors de doute que dans peu d'années, cette politique aura des résultats appréciables; et, étant donné les avantages, tant industriels et agricoles que miniers de cette région du nord de l'Ontario, elle sera en mesure de rivaliser, par production et sa population, avec les districts les plus favorisés de la province de Québec.

Vous pouvez maintenant vous inscrire en vous adressant à M. Guimont, professeur, Elève de "La Salle Extension University", 150, rue Mentana.

Les mensualités, sont de \$12.00. Les classiques, d'une valeur de \$50, sont fournis gratuitement.

Un dollar la leçon.

"L'Etude de Comptabilité", 150, rue Mentana, Montréal. Tél. Est 3717 M.

Vous pouvez maintenant vous inscrire en vous adressant à M. Guimont, professeur, Elève de "La Salle Extension University", 150, rue Mentana.

Les mensualités, sont de \$12.00. Les classiques, d'une valeur de \$50, sont fournis gratuitement.

Un dollar la leçon.

"L'Etude de Comptabilité", 150, rue Mentana, Montréal. Tél. Est 3717 M.

Vous pouvez maintenant vous inscrire en vous adressant à M. Guimont, professeur, Elève de "La Salle Extension University", 150, rue Mentana.

Les mensualités, sont de \$12.00. Les classiques, d'une valeur de \$50, sont fournis gratuitement.

Le Tabac de Qualité

OLD CHUM

En boîtes métalliques d'une 1/2 lb. — et en paquets

Manufacturé par "Imperial Tobacco Company of Canada Limited"

AVOCATS

Rés. 2574 St-Denis
Cal. 799 W. Main 5228

Aldéric Blain, L.L., L.
AVOCAT — ADVOCATE

50 Notre-Dame Ouest.
Immeuble Duluth, Chambre 21

FELIX DESROCHERS
AVOCAT

20, Rue ST-JACQUES, Ch. 39
Tél. Main 7019

Rés.: 869, Rue ST-HUBERT
Tél. Est 622

Hon. Rodolphe MONTY, C.P., C.R.
Alfred DURANLEAU, C.R.
H. S. ROSS, C.R.
Eugène R. ANGERS.
J. C. MARTINEAU.

MONTY, DURANLEAU, ROSS & ANGERS
AVOCATS

SUITE: 90 ST-JACQUES
TELEPHONE MAIN 140

ROLAND MAILLET
Edifice LA SAUVEGARDE
Main 2656

Tél. Main 1183 Rés. Melrose 224

Théodule Rheaume, C.R.M.P.
AVOCAT et PROCUREUR

Chambre 63, édifice La Sauvegarde
92 rue Notre-Dame Est
DOCTEURS

Téléphone Est 7580.

Dr J. M. E. Prevost

Ex-élève des Hôpitaux de Paris, Londres et New-York.

Pendant quatre ans dans les Hôpitaux Militaires en France et en Angleterre. Spécialiste en maladies sexuelles, maladies de la peau et maladies vénériennes.

HEURES DE BUREAU:
10 heures A. M. à 8 heures P. M.
460 RUE ST-DENIS,
Coin Sherbrooke, Montréal.

Tel. Est 6958

Dr. Albéric Marin

Des Hôpitaux Militaires Vénériens, France, Angleterre.

Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis, Con. sultations: 2 à 5, 7 à 9.

295 RUE SAINT-DENIS.

DR RENE LAVALLEE
CHIRURGIEN-DENTISTE

Chambre 112, Bâtisse de la Banque d'Epargne
502 RUE ST-CATHERINE EST
(Coin St-Timothée)

Tél. Est 3226. Montréal

NOTAIRES

JOSEPH L. GIROUARD
NOTAIRE

35 RUE ST-JACQUES
Tél. Main 5030

Tel. Main 2287 Rés. Rockland 349

J. E. C. DAoust
ARCHITECTE

Diplôme de l'A. A. P. Q.

successeur de GAUTHIER & DAoust

180, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

CHANGEMENT D'ADRESSE

Le Dr WILSON-PREVOST, du Wyoming Apartment, New-York, a transféré son domicile à

28 Ave d'Iena, Paris (xvii)
Téléphone: PASSY 12-87

OYSTERS AND LOBSTERS

DESJARDINS, for strictly fresh oysters, bulk and shell; live and boiled lobsters cooked on premises every day; from 25c each; new dulse sea weed. Open every night. Up. 3168, Corner Guy and Dorchester.

HOTEL VICTORIA
COTE DU PALAIS, QUEBEC

Un des plus chics hôtels de Québec. — Quelques minutes de marche de la gare Union. — Excellente cuisine, service parfait. — Belles grandes chambres. — Prix: \$3.00 et plus; avec bain: \$3.50 et plus.

Touristes et hommes d'affaires, venez au Victoria et vous serez satisfaits.

HENRI FONTAINE, Prop.

Un service bancaire dans le monde entier



Cette banque avec 572 succursales au Canada et à Terre-Neuve et 110 aux Indes Occidentales, Cuba, Amérique Centrale et du Sud, ainsi qu'à Londres, New-York, Paris, Barcelone et avec ses correspondants dans toutes les parties du monde, offre au public un service bancaire direct dans tous les centres financiers et commerciaux. Nous vous invitons à consulter nos gérants, qui se feront un plaisir de placer toutes nos facilités, à votre disposition.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

NE COMMANDEZ PAS SEULEMENT "DE LA FARINE", MAIS COMMANDEZ DE LA

Farine Regal

LA MELLEURE AU MONDE

avec laquelle vous ferez toujours des pâtisseries savoureuses, légères, appétissantes.



Vendue partout en sacs de 7-14-24-42 et 98 livres, et en barils de 98 et 196 livres.

St. Lawrence Flour Mills Company, Limited, MONTREAL.

Vous obtiendrez toujours la meilleure qualité, le service le plus efficace et des prix beaucoup plus bas que les prix courants du marché, en faisant vos achats chez

Dupuis Frères

LE MAGASIN DU PEUPLE

447-449, STE-CATHERINE EST, - - MONTREAL

LES BELLES FOURRURES

Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taupe jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison.

EMMAGASINAGE DES FOURRURES

La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées par sa clientèle.

CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée
130, RUE SAINT-DENIS

IMPRIMERIE

LA COMPAGNIE d'imprimerie "LE MATIN (Limitée)", a l'honneur de signaler au public les vastes transformations qu'elle vient d'entreprendre pour satisfaire les besoins de ses nombreux clients.

Confinée jusqu'ici dans les travaux de journaux et de circulaires, la compagnie vient d'acquiescer un matériel nouveau qu'elle transportera, le ou vers le 1er février prochain, dans un édifice mieux situé et que l'on est actuellement à construire pour son usage.

Sitôt installée, la compagnie, aidée par un personnel d'élite, sera en mesure d'exécuter divers travaux de ville, tels que:

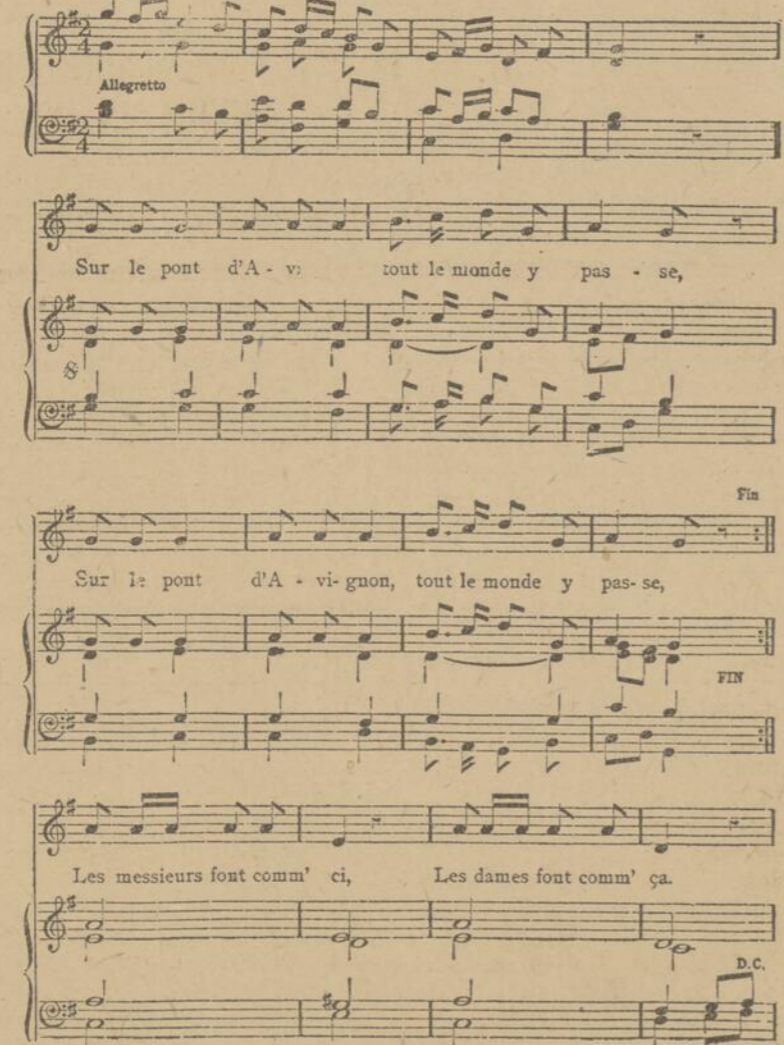
BROCHURES, AFFICHES, ENTETES, LIVRES, FANCIERTES, ENVELOPPES, REVUES, BUVARDS, CARTES, CATALOGUES, CALENDRIERS, Etc.

LE MATIN, (Itée),
Imprimeurs,
Montréal.



Sur le Pont d'Avignon et

Allegretto



Sur le pont d'Avignon tout le monde y pas-se,

Sur le pont d'Avignon tout le monde y pas-se,

Les messieurs font comm' ci, Les dames font comm' ça.

VARIANTE POUR RONDE ENFANTINE:

Sur le pont d'Avignon
En cadence l'on y danse
Sur le pont d'Avignon
L'on y danse tout en rond

Reproduction musicale autorisée par Canadian Pacific Railway.

Pour les autres chansons à publier du "BON VIEUX TEMPS" écrivez-nous quelle est votre chanson favorite.

Dow

Old Stock Ale

Marie à point

"Toujours la Meilleure"



"Prime par la force et par la Qualité"

Propos de Théâtre

LA QUINZAINE ARTISTIQUE

Nous venons de vivre une quinzaine fort intéressante. Les ballets russes de Pavlova sont venus d'abord nous saturer de beauté et de joie visuelle. Puis la Comédie française nous a donné un premier que Paris même n'a pas encore applaudie. Et les Chanteurs de la Sixtine ont fermé la marche, avec deux concerts qui ont fait accourir les foules comme d'habitude. Ajoutons à cela deux reprises, celle d'"Amoureuse" et celle des "Vignes du Seigneur". Quelques concerts ont brillamment broché sur le tout. Les amateurs de spectacles et d'auditions n'ont eu, comme on dit, que l'embarras du choix.

"Le Piège", de Lucien Gleize, a été bien accueilli. La critique nous a semblé un peu enthousiaste que le public, lequel a reçu la pièce avec une correction froide. Seul le jeu prestigieux de M. Blancard a entraîné vers la fin de la pièce, l'interruption tant attendue. Pas un applaudissement jusqu'à cette scène finale; rien, sauf à la fin de chacun des deux premiers actes, des salves légères, destinées peut-être à complimenter les artistes d'avoir su tirer aussi bon parti d'une oeuvre médiocre.

Au risque de contredire aux affirmations de la critique, je me permettrai de trouver "Le Piège" ennuyeux, mal bâti et quelconque. C'est un thème d'opérette-buffe traité en mélodrame. Une vieille se cache derrière une porte pour faire du travail de détective-amateur. Ce qui la pousse à ce faire, c'est la lecture d'un billet doux trouvé sous un candélabre et destiné à l'induire en erreur. Car celle, la perfide, qui cache le billet, savait que la vieille l'espionnait. Miam, complications, pot aux roses. On découvre qu'une dame très digne trompe sans raison un mari-père; que le fils de cette dame n'est pas de son père légal. Un effroyable raseur, président du conseil pardessus le marché, est le mauvais génie de cette femme coupable. Tout cela se corse, se tarabiscote; les femmes coupables sont des monstres; la vieille, qui est la seule respectable de la bande, est une vénérable dinde, sans relief.

Inutile de donner plus ample détail de ce roman-feuilleton-cinéma. La psychologie y est d'une insignifiance désoleante et la pièce ne tient que par la grâce de Dieu et l'enchère de complications scéniques. Comparez cette oeuvre à "Amoureuse", tragédie classique habillée à la moderne, et voyez si la multitude des fantoches qui se trémoussent vaut les trois héros de Porto-Riche. Je m'imagine que "Le piège" ne tiendra pas trois semaines à Paris, dans un théâtre sérieux. Si l'auteur eût traité son sujet en comédie-vaudeville, il avait un filon excellent et fécond en ressources. Faire de cela une pièce sérieuse a été une erreur, probablement irrémédiable. Et qu'on ne vienne pas dire que ce soit là du théâtre de la jeune école! Cela ne ressemble ni de près ni de loin à du Jean-Jacques Bernard, à du Jean Sarmant, à du Paul Galdy ou à du Lenormand. C'est du sous-Berstein. Mille regrets d'avoir à le dire.

Ce qui n'empêcha pas, d'ailleurs, les artistes de l'Orphée de nous avoir donné une interprétation surpassant de beaucoup le mérite du drame. Mme Dariez a tiré bon parti d'un rôle ingrat et a réussi à rendre son personnage, tolérable. Mme Barlett et Mlle Clairin ont joué avec toute la distinction possible la douairière pieuse et la femme perfide que tout bon mélo se doit de mettre en évidence. M. Héronimus, dans un rôle superficiel, assez incohérent, a mis toute la chaleur et l'entrain qui lui sont coutumiers. Au dernier acte, on avait pitié de lui tant il se donnait de mal à donner quelque vigueur à l'inexistant. C'est M. Blancard qui a eu le triomphe de la soirée. Lui aussi a su éviter le pathos et le vide sonore que ce mélodrame rendait presque obligatoire. Il a été ému d'émouvoir de sincérité, ménageant avec le plus grand soin ses effets, et donnant par instants dans le pathétique le plus vif, celui qui précède, non de la phraséologie dramatique mais de l'art de l'interprète. M. Blancard connaît la valeur du silence et sait faire parler sa physionomie bien plus éloquemment que les tirades de l'auteur.

M. Calmettes a joué avec autorité; très sobrement. Mais l'incohérence de son rôle était telle qu'il n'a pu donner sa habituelle mesure.

Les ballets russes d'Anna Pavlova ne sont pas tout à fait une nouveauté. Ils possèdent toutefois ce don de plaire toujours et de ne jamais paraître "déjà vus". On a beaucoup parlé dans tous les journaux de la splendeur et de la beauté parfois grandioses de ces spectacles. Il n'y a pas à y contredire. Ensemble et détails sont aussi près de la perfection qu'il est humainement possible. Si nous avions à distribuer des prix de splendeur et de puissance évocatrice, nous couronnerions les "Chopiniana", qui sont du très grand art et que rien dans le genre ne surpasse, ni chez Jan Borlin ni chez M. de Diaghilev, ni chez les Duncans. Ce n'est qu'une vision; on entend le seul clavier qui frissonne avec les robes blanches dans la lumière bleue nuit. Les danseuses paraissent éthérées, diaphanes. Il est difficile d'imaginer spectacle plus vraiment beau. "Dronisios" est intéressant, mais moins achevé. Quant aux divertissements, le "Cygne", le menuet. Directeur sur la musique de Sapho, la Rhapsodie de Liszt et la danse hollandaise nous ont semblé les meilleures pièces de chaque genre. Ajouterons-nous que Pavlova vieillit? Ce serait sans doute impertinent et nous n'en dirons rien. Sans crainte, cette fois, nous sommes en droit de vitupérer contre l'orchestre horrible dont Pavlova se fait suivre. C'est tout à fait le type de ce que l'homme du peuple appelle un "trois-demiars".

Les Chanteurs de la Sixtine! Le public n'a pas su tout ce qui s'est dit dans les salles de rédaction sur leur sujet. Un journal de province, qui se donne pour tâche de combattre par tous les moyens tout ce qui peut nous "dessaler", lança un anard quelques jours avant la venue des chanteurs. Il y disait que le nonce du pape aux Etats-Unis avait déclaré que ces chanteurs n'étaient pas ceux de la Sixtine. La phrase feuille, naturellement, imprimait cela en huit points noir et cassait le canard bien en évidence. D'où l'information venait-elle? Sans doute de la même source qui alimente la documentation théâtrale de cette guéville. La nouvelle était malveillante et pouvait faire un tort énorme aux concerts déjà fixés. M. Bourdon fit faire aussitôt une enquête diligente auprès de l'archevêché de New-York qui lui répondit que le journal se trompait, et fournit à l'appui un vaste dossier, que j'ai eu l'avantage de lire. Mais la feuille tartarufarde n'est pas de celles que les textes peuvent convaincre. Elle dut cependant garder un silence prudent et se vengea sur la troupe Calmettes à qui elle prodigua des injures perfides pendant son séjour à Québec.

Les chanteurs de la Sixtine sont donc venus. Ils ont donné deux concerts à Montréal. Notre Dame et St-Patrice ont refusé du monde. Il convient de louer la perfection d'ensemble de ce chœur et la maîtrise remarquable de Monsignor Rella, qui est un chef accompli. Si les soprani ont faussé au début de l'audition, il ne faut pas trop les blâmer; ils descendaient à peine de chemin de fer. Mais l'on s'est fondé à formuler une critique nette c'est à l'examen du programme. Presque tout fut du Perosi. Evidemment, Perosi est le "patron" de l'établissement, on lui fait pré-

cément la place large. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas donner aux maîtres anciens la place d'honneur qui leur revient. Palestrina eut l'honneur de deux morceaux; c'est peu. Une seule pièce de Viadana, rien de Vittoria, rien des maîtres français et flamands, Josquin des Prés, Roland de Lassus, etc. Rien de l'école moderne (Perosi excepté, bien entendu); on aurait pu tout de même mieux composer le programme. Je m'étonne de ce que la critique ait été à peu près muette là-dessus. Ce fut assurément une lacune sérieuse, car Perosi, malgré sa prodigieuse facilité et la grande souplesse de ses moyens, est incomparablement plus théâtral et moins religieux que M. de la Tombelle ou Vincent d'Indy. Si l'on objecte que la Sixtine ignore les maîtres contemporains de l'étranger, on s'étonne tout de même qu'elle ignore aussi Roland de Lassus et Vittoria. Ceci pour le concert de Notre-Dame, le seul que j'ai entendu. Avec ces quelques réserves, et le regret que les applaudissements, licites chez nos compatriotes irlandais, ne soient pas chez nous, il reste que le concert donné par les chanteurs italiens a été l'un des gros événements artistiques de la saison.

On a repris "Amoureuse" et les "Vignes du Seigneur" à l'Orphée. Les lecteurs du *Matin* savent ce que nous pensons de ces deux pièces, l'une un chef-d'oeuvre, l'autre une affaire plutôt quelconque. Il aurait mieux valu qu'on retardât davantage ces reprises, venues trop vite après un premier cycle. Le public a été clairsemé; on s'y attendait. Ce n'en est pas moins malheureux, car la pièce de Porto-Riche est peut-être ce qu'il y a de mieux dans le théâtre contemporain, et les "Vignes du Seigneur" valent tout de même qu'on ne les manque pas.

La feuille québécoise dont nous parlions tout à l'heure a poussé des cris d'orfraie à la production d'"Amoureuse" dans la vieille capitale, mais cela a servi de publicité à la troupe; les spectateurs se sont rendus très nombreux et fort enthousiastes à l'Auditorium pour y applaudir le drame anathématisé par ces fanatiques sans mandat. On nous annonce pour la semaine qui commence dimanche "La Huitième Femme de Barbe-Bleue". Il se trouvera sans doute des plumes pour intervenir au nom des principes. Comme l'énergumène québécois, ils n'auront ni vu ni lu la pièce. C'est une comédie d'Alfred Savoir, pleine de brio et d'esprit. C'est une oeuvre simple, sans surcharges, d'une jolie finesse d'analyse. Antoine, qui n'est pas doux; André Baunier, qui est sévère; Pawloski, sceptique et difficile à contenir; Régis Gignoux, Robert de Flers, Colette, Pierre Mille et dix autres ont eu de beaux éloges pour l'oeuvre et son auteur.

La semaine prochaine, nous espérons pouvoir donner de la pièce du jeune dramaturge une analyse et un essai de critique assez détaillés.

Louis FRANCOEUR.

LA LITTÉRATURE CANADIENNE AU TEMPS DE PAPINEAU

M. l'abbé Camille Roy, dans *Nos origines littéraires*, traite comme quantités négligeables les pionniers de notre littérature: "Les classes dirigeantes de la colonie française et le clergé, surtout, allaient donc jouer un rôle dans la réédification de notre fortune politique. Pouvait-il être tout aussi bien et aussi efficacement travaillé à la création de notre littérature?" écrit-il.

Il faut mettre les choses au point et le surtout sur le dos de qui il appartient. Ce fut l'élite de notre société, surtout qui prit à son aise la charge de coordonner, les éléments d'un monde futur qui ressemblait un peu à cette masse uniforme de l'univers avant que l'Éternel y vint mettre son "fiat lux" séparer la lumière des ténégres. Son action indirecte devait se rendre invisible. Il eut le mérite de pousser les autres en avant, car il avait tout avantage à se faire oublier. Son influence planait déjà sur nos destinées, mais secrète et craintive. À part Mgr Plessis, qui s'est affirmé souvent avec courage, les autres membres du clergé sont restés dans leur coquille. Ils furent également réticents dans leur production littéraire. Quant à travailler à la création d'une littérature, voici une autre tâche de mots qui nous ahurit. On ne fait pas une littérature comme on casserait un verre.

"C'est donc la lutte pour la vie qui absorba pendant de très longues années la meilleure et la plus grande part de notre activité", dit-il encore. N'en déplaise au critique québécois le *primo vere* n'exclua pas l'idéal de l'esprit des colonisateurs du pays. La douleur patriotique née de l'oppression étrangère fut plutôt un stimulant de la verve de nos premiers auteurs, L'Amertume, en s'amorçant dans les coeurs, ne s'y cristalisa pas, mais jaillit avec impétuosité.

L'Anglais, en voulant comprimer ce jet, comme un enfant qui met le doigt sur un robinet ouvert, en reçut dans la figure toute la lance fluide. C'est par les fers que notre pays accoucha de sa littérature. Un vent de libéralisme, venu on ne sait d'où, se mit à souffler dans les esprits. Les poules qui avaient couvé cette nichée de canards gloussaient éperdument en les voyant prendre le large. En quelques années, la face de notre petite province fut transformée. La société canadienne changea complètement d'aspect, d'idées et de caractère. Tous les mois, des journaux et des périodiques venaient le jour. C'étaient, après la *Gazette de Québec*, la *Gazette de Montréal*, le *Canadien*, la *Minerve*, le *Populaire*, que les patriotes appelaient le "Popo", le *Courrier*, le *Spectateur*, de Montréal, l'*Ami du Peuple*, le *Courrier Canadien*, le *Fantasio* et la *Quotidienne*, qui vint au monde en pleine effervescence révolutionnaire. Le directeur et l'imprimeur de cette spirituelle gazette, François Lemaître, fit quatre mois de prison pour des articles tendancieux parus dans sa feuille, ce qui ne l'empêcha pas après sa libération d'en continuer la publication. Avec autant d'esprit et de bravade que les mousquetaires Fournier et Asselin, Lemaître sut rendre furieux comme une bande de diabolons qui vient d'apercevoir un chiffon de flanelle rouge cette soldatesque stupide et vaniteuse qui s'ébrouait sur nos places publiques, au point d'enflammer comme des crêtes leurs favoris roux et de leur faire lâcher des cris rauques quand ils apercevaient un Canadien-français. Ils pouvaient écraser les "french dogs" de leur morgue méprisante, mais ils engageaient quand ces derniers leur sautaient aux mollets ou leur barraient le passage avec une grimace de leur moule.

On se plaignait à Lemaître de la variabilité de son caractère.

—Vous ne seriez pas de si belle humeur, dit-il, si vous veniez passer quatre mois sous les verrous.

Le brave type! Il s'excusait encore de ne pas avoir le visage comme une porte de prison quand son patriotisme l'avait martyrisé et ruiné. Est-il croyable que notre journalisme puisse se réclamer de pareils ascendants, quand au lieu de mourir pour ses principes, il en vit gras et dodu. Comme notre presse a dégénéré depuis ce temps.

On se demande comment la révolution a pu éclater en même temps aux quatre coins de la province et même se propager dans le Haut-Canada, car Papineau après tout ne pouvait remplir le ciel et la terre. C'étaient ces petites gazettes grandes comme la main qui essaïmaient partout les principes libéraux.

UN VIEUX LIBÉRAL.
(A suivre)

Hoots! Verra Weel Said!

The illuminating power of Rudyard Kipling's genius is nowhere better revealed than in his Rectorial address recently at St. Andrew's, the great Scottish University. Read this—read it with merited pride, all ye hard-fisted, hard-headed Scots, who pride above all Free Manhood and Independence!

"Not once upon a time, but at many different times in different places and ages, it came over some Primitive Man, that he desired above everything to escape for a while from the sight and sound and the smell of his Tribe. It may have been an excellent Tribe, or it may have been an abominable one, but whichever it was he had had enough of it for a time. Knowing no more than the psychology of his age (whereas we, of course, know the psychology of all the ages), he referred his impulse to the direct orders, guidance, or leading of his Totem, his Guardian Spirit, his Disembodied Ancestor, or other private God, who had appeared to him in a dream and inspired his action... He took some pains and practised a certain amount of self-denial, to get and prepare rations."

"He may have wished to go forth on some utterly useless diversion, such as hacking down a tree or piling up stones, but whatever his object was he intended to undertake it without the advice, interference, or even the privacy of his Tribe. He might appreciate the dear creatures much better on his return; he might hatch out wonderful schemes for their advantage during his absence. But that would be the side issue. The power that possessed him was a desire to own himself for a while, even as his ancestors, whose spirits had, he believed, laid this upon him, had owned themselves before the Tribes idea had been evolved. Morally his action was unassailable; his personal God had dictated it. Materially, his justification for his departure from the normal was the greasy, inconspicuous packet of rations on his shoulder... Because, if a man has not his rations in advance, for any excursion of any kind that he proposes to himself, he must stay with his Tribe."

"He may swear at it aloud or under his breath. He may tell himself and his friends what splendid things he would do were he his own master, but as his Tribe goes, so must he go—for his belly's sake. When and as it lies, so must he lie. Its people must be his people, and its God must be his God."

"Some men may accept this dispensation; some may question it. It is to the latter that I would speak."

"Among the generations that have preceded you at this University were men of your own blood—many and many—who did their work on the traditional sack of peasecorn or oatmeal behind the door—weighed out and measured with their own hands against the cravings of their natural appetites."

"These were men who intended to own themselves, in obedience to some dream, teaching, or word which had come to them. They knew that it would be a hard and long task, so they set about it with their own rations, on their own backs, and they walked along the sands to pick up driftwood to keep the fire going in their lodgings."

"Now what, in this world or the next, can the world, or any tribe in it, do with or to people of this temper? Bribe them by good dinners to take large views on life? They would probably see their hosts under the table first and argue their heads off afterwards. Offer 'em money to shed a conviction or two? A man doesn't lightly sell what he has paid for with his hide. Stampede them or coax them or threaten them into countenancing the issue of false weights and measures? It is a little hard to liberalize persons who have done their own weighing and measuring with broken taceups by the light of tallow candles."

"No! Those thrifty souls must have been a narrow and an unfructuous breed to handle; but, by their God, in Whose Word they walked, they owned themselves. And their ownership was based upon the truth that if you have not your own rations you must feed out of your tribe's hands, with all that that implies."

"One thing that stands outside exaggeration or belittlement, through all changes in shapes of things and the sounds of words, is the bidding, the guidance that drives a man to own himself and upholds him through his steps on that road. The bidding comes, direct as a beam of light, from that past when man had grown into his present shape, which past, could we question it, would probably revert us to a past immeasurably remote still, when a creature, not yet man, felt within him that it was not well for him to jackal round another brute's kill, even if he went hungry for a while."

"Now the eternal question still is whether the profit of any concession that a man makes to his Tribe, (or fellows) against the light that is in him, outweighs or justifies his disregard of that light."

"A man may apply his independence to what is called worldly advantage, and discover too late that he laboriously has made himself dependent on a mass of external conditions for the maintenance of which he sacrificed himself. So thus he may be festooned with the whole haberdashery of success, and go to his grave a castaway."

"Some men hold that the risk is worth taking. Others do not. IT IS TO THESE I HAVE SPOKEN."

AND MAKE THE COUNCIL OF THY HEART TO STAND; FOR THERE IS NONE MORE FAITHFUL UNTO THEE THAN IT.

FOR A MAN'S SOUL IS SOMETIME WONT TO BRING HIM TIDINGS; MORE THAN SEVEN WATCHMEN THAT SIT ON HIGH ON A WATCH-TOWER."

THE GAZETTEER.

Next week—"A Word in Season".

Les intellectuels aux Etats-Unis ou le péril américain

Une statistique aussi inconvenante qu'intéressante, annonce que les super-hommes des Etats-Unis, se groupent comme suit au point de vue intellectuel:

20 millions d'intellectuels.
45 millions de citoyens dont le cerveau, inférieur à la normale, semble être celui d'un enfant de 14 ans.
15 millions de citoyens faibles d'esprit dont l'intelligence serait celle d'un enfant de 8 ans.
25 millions d'intelligences médiocres.

Edison avait déjà affirmé une opinion semblable. Voilà où conduit le base-ball et la prohibition.

Il est probable que dans nombre de pays le pourcentage des intellectuels n'est guère plus élevé; mais les citoyens de ces pays, qui ne font pas partie du groupe des intellectuels, ne se prétendent pas des surhommes comme les Américains de basse classe qui sont une si accablante et si bruyante majorité.

Je comprends parfaitement maintenant que ce sont ces 75 millions de non valeurs qui imposent les *blue laws* et la prohibition aux intellectuels découragés. Jamais elle n'a été mieux prouvée la fausseté de ce dicton populaire que deux têtes valent mieux qu'une; c'est là qu'il ne faut pas oublier la théorie de la relativité, d'Ernststein ou d'autre. Ainsi toutes les intelligences de toutes les grosses têtes — grosses mais vides, genre potiron — de nos gouvernants actuels ne peuvent égaler l'ombre de la valeur de feu Wilfrid Laurier.

Cependant une statistique semblable à celle des Etats-Unis, faite dans la province de Québec éclairerait les masses. L'immense et presque insurmontable difficulté, c'est de trouver des examinateurs compétents.

Je venais à peine de terminer ce petit article lorsque mes yeux tombaient, jeudi, sur la dépêche suivante de la *Presse Associée*:

"Les Anglais ont, dit-on aujourd'hui à la *League for Political Education* ce qu'il pense des Etats-Unis. "Il y a qu'à l'honneur, de justice et de dignité en Angleterre qu'aux Etats-Unis. *Le Ku Klux Klan*, qui est une espèce de mouvement "coutiste" exagéré, et créverait de ridicule, mais les Etats-Unis n'ont pas le sens de l'humour." M. Zangwill regarde comme une horreur le service postal, la presse, les chemins de fer américains et le Central Park. Les Etats-Unis comptent trop de bricoleurs. On y pense sans agir; on y agit sans penser. Les Etats-Unis n'ont pas le sens de la honte. Le journal du dimanche pèse quatre livres. Le monde s'en portait mieux quand le peuple lisait la Bible et Shakespeare. Les Etats-Unis ont les meilleurs demi-létrés du monde. C'est le pays du simulacre."

M. Zangwill n'a pas craint de déclarer que l'Angleterre possédait plus d'honneur, de justice et de dignité que les Etats-Unis: On pourra juger, en établissant certaines comparaisons, à quel point notre peuple s'américanise.

La campagne contre l'esprit et les moeurs yankees ne sera jamais trop vigoureuse.

LOGIC.

Cette conférence internationale

La recherche de la capacité de paiement de l'Allemagne semble être une de ces idioties qu'un cerveau brumeux peut seul inventer pour les besoins de la cause. Il en est de l'Allemagne comme de cette jeune fille qui travaillait dans une usine, recevait un petit salaire et s'acheta un manteau de fourrure de 500 piastres payable à tempérament parce qu'elle n'avait pas de cavalier. Il n'est pas question de la capacité de paiement de cette jeune fille; elle doit payer; son versement hebdomadaire pourra bien être réduit et conséquemment elle mettra plus longtemps à liquider sa dette, mais elle devra la payer, cette dette, toute entière, avec les intérêts. Il en est de même de l'Allemagne. Elle s'est endettée de 132 milliards de marks-or par ses crimes sans nom, ses ravages scientifiques monstrueux, ses méthodes barbares d'agir. Elle doit payer ce montant, avec intérêts, que ce soit en 10, 50 ou cent ans! Plus la liquidation de la dette sera longue, mieux la future génération allemande comprendra l'énormité des crimes ignobles de la génération allemande actuelle.

Mais cette recherche de la capacité de paiement de l'Allemagne n'est qu'un prétexte pour tenter de diminuer sa dette afin de reprendre tranquillement la "bedde commerce" et empêcher la France de devenir plus puissante encore. Le souvenir de Napoléon est encore vivace dans les cerveaux anglo-saxons et toutes leurs manoeuvres le prouvent. C'était si beau, voyez-vous, de régner en Europe en menaçant tantôt l'un, tantôt l'autre! Or, plus la France sera grande, forte, prépondérante en Europe, plus il faudra agir correctement en politique, et suivre les principes de la justice et du droit. C'était bien beau de pouvoir voler l'Égypte, le Transvaal, et de s'acquiescer toutes les colonies allemandes, et de prendre n'importe quoi à n'importe qui, suivant l'occasion, sans que personne ne puisse rien. C'était vraiment trop beau pour durer!

GALLOPHILE.

Ce que devrait être une taverne

M. l'abbé Lemire, maire d'Hazebrouck (France) en donne une définition excellente.

Un reporter du *Matin* (de Paris, cette fois) questionnait dernièrement l'abbé Lemire sur l'opportunité d'ouvrir des salles de danse à Hazebrouck.

—Des danses à Hazebrouck? répondit l'abbé. Qu'y ferait-il, mon Dieu, si ce n'est de détériorer la chère figure traditionnelle de notre petit, de notre solide et honnête pays flamand? Parlez-moi du brave estaminet (*l'estaminet*, c'est la taverne flamande) paisible, salon du pauvre, récréation des honnêtes gens où l'on trouve encore le pot-au-feu, où allumer, dans la cendre rouge, une bonne pipe couronnée d'un généreux toupet, la boisson modique et loyale, la... — Il cherche le mot et trouve: "l'avenance de la patronne, son honnêteté aussi, toutes choses, enfin, qui plaisent aux hommes et rassurent les familles. Mais laissez Hazebrouck et Obernai tranquilles avec vos tangos..."

Nous souhaiiterions à Montréal quelques-unes de ces bonnes vieilles tavernes. Nous souhaiiterions surtout que notre population eut, enfin, pour l'hiver, une boisson... loyale à déguster. Maintenant que l'ancien vendeur de Vin Saint-Michel, l'ex-président de la commission des liqueurs, est parti, peut-être que M. Cordeau — qui tient dans son bec un fromage — se décidera-t-il à nous donner le vin, le bon vin de France à un prix loyal, dans des tavernes loyales. Pour chaque établissement dans le genre des tavernes d'Hazebrouck que l'on ouvrirait chez nous, c'est dix bouges, dix "blind-pigs" qui disparaîtraient.

J. O. B.

Tempérance

M. Bourassa, dans un article récent, se moque agréablement de l'inconscience ou de l'incohérence ou de l'inconscience de Dr Dubé qui, après avoir préché une sorte de sur-prohibition, jette maintenant à tous les échos l'enthousiasme que fait naître chez lui le système des liqueurs Taschereau-Simard.

Je crois pouvoir assurer que ce médecin ne parlait pas au nom de toute la profession médicale et que le Dr Dubé prêche aujourd'hui pour le gouvernement comme il prêchait autrefois pour le parti qu'il croyait probablement le plus fort. Mais ça, comme dit l'autre, c'est son affaire.

Je suis comme M. Bourassa en faveur d'une saine tempérance. Mais je suis convaincu que les règlements relatifs aux hôtels, les restrictions imposées à la vente des liqueurs, les demi-prohibitions aussi bien que les prohibitions complètes, absolues, totales, n'amèneront jamais la tempérance. On ne fera jamais disparaître l'alcool de la surface de la terre puisqu'il existe partout, dans le pain que nous mangeons, dans la pomme de terre comme dans la bûche que nous avons mise au feu pour la faire cuire, puisque tout le monde peut fabriquer soi-même son alcool sans faire au préalable des études transcendantes.

Ce qu'il faut, c'est apprendre à s'en servir, — ou à s'en méfier, ou à s'en priver. Quand une maman tient les desserts dans l'armoire, ils sont vite disparus le jour où la maman oublie ses clefs. Cette éducation — et non instruction — relative aux desserts comme aux liqueurs spiritueuses doit être faite aux enfants, très tôt, dans les écoles, mieux encore que dans la famille, par des lectures, des conférences, au moyen de tableaux comparant les fôtes, les estomacs, les pombus, etc., des hommes sains et ceux des alcooliques. La crainte de l'alcool mise dans le cerveau de l'enfant y reste mieux gravée que tous les sermons somnifères ou des doctes théories ne pourraient réussir, à le faire dans un cerveau d'adolescent ou d'homme.

N'oublions pas que Sparte avait obtenu des résultats merveilleux rien qu'en montrant à sa jeunesse la déchéance répugnante d'Ilotes grisés à jeun.

LOGIC.



L'honorable (sic) Médéric Martin n'a pas encore expliqué aux citoyens de Montréal ce qu'il voulait dire par cette parole historique: "La ville de Montréal a progressé malgré nous." ***

L'honorable Simard ira reprendre sa place au Conseil législatif. S'assoiera-t-il entre Médéric et M. Kelly? ***

L'honorable Léonide Perron récompense-t-il suffisamment sa cohorte de détectives privés? ***

L'honorable Athanase David a-t-il vraiment prononcé la phrase suivante: "Vous êtes comme les chacals qui suivent les caravanes et qui s'emparent des restes et des charognes pour s'en faire un drapeau!" ***

L'honorable Paradis s'est-il retrouvé depuis sa fameuse sentence: "Cette institution, comme la femme de Putiphar, ne peut-elle soupsonnée!" S'est-il retrouvé, ce Paradis perdu? ***

L'honorable Alexandre Taschereau peut-il nous faire comprendre pourquoi Médéric Martin fut nommé Conseiller législatif par un gouvernement qu'il venait de traiter de bandit et de voleur? ***

L'honorable Séguin sait-il bien qu'il habite un palais qui devait coûter \$750,000 et qui, même inachevé, a coûté quatre millions. ***

L'honorable lecteur peut-il nous éclairer sur ces questions délicates?

POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Le président Ebert... et le Prince héritier

L'Angleterre et la France s'entendent pour réclamer de la Hollande le maintien en exil de l'ex-prince héritier d'Allemagne et empêcher son retour en Allemagne. La Hollande va être bien ennuyée, car enfin il lui est difficile de maintenir prisonniers sur son territoire un citoyen étranger.

Là où mon étonnement grandit outre mesure, c'est au moment de penser que ce hobereau mental qu'on appelle le prince héritier et qu'on honorerait lâchement parce qu'il était le premier enfant de Guillaume, a l'inconscience, l'impudeur même, de vouloir retourner dans le pays qu'il a si puissamment aidé à mener à la déroute, à la débâcle, à la banqueroute, à la mort!

Et là où ma stupefaction n'a plus de bornes, c'est quand je vois que le président Ebert, d'une république allemande de banqueroutiers frauduleux, semble vouloir admettre le retour du prince dans le territoire de cette république.

L'empire allemand se désagrége — et continuera à se désagréger malgré tous les efforts anglo-américains parce que le mensonge ne peut jamais réussir toujours. — N'est-il pas assez troublé par lui-même et par son salubrité qu'il ne peut devenir qu'une cause de complots et de troubles politiques?

En 1878, la République française, qui voulait vivre, décréta l'expulsion des princes, mesure moins radicale que la guillotine, et s'en est bien trouvée. Le président Ebert, en admettant seulement la seule possibilité du retour de l'ex-prince héritier, continue à jouer un rôle plus que louche, un rôle qui peut être réactionnaire vingt lieues à la ronde.

E. C. V.

SERAIT-IL SUR SON CHEMIN DE DAMAS ?

L'honorable Jacob Nicol ne craint pas de partager l'opinion du MATIN

Une profonde pensée du trésorier provincial

Parlant de Montréal, le talentueux honorable Jacob Nicol a déclaré, l'autre jour, au Club de Réforme: —Justine qu'il y a encore beaucoup de vie dans le vieux cheval.—Tout ce qu'il faut, c'est qu'il soit bien conduit par un bon chef!

Remarquons immédiatement que M. Nicol n'a pas dit: "La vieille vache à lait..."

Pour le reste, nous nous entendons. Il faut, en effet, une bonne administration et un bon chef pour conduire. Oui, il nous faut un bon chef. Nous manquons d'un bon chef. Tout le monde sait cela. Seulement ce n'est pas tous les jours que le MATIN et M. Nicol sont d'accord sur le compte de l'honorable Taschereau.

PICPOC.

Le MATIN est publié par Roger Maillet, à Montréal, rue Saint-Denis, 162, ch. 300-301. Il est imprimé par la Compagnie d'imprimerie "LE MATIN", limitée, 714, rue St-Jacques.